

de Gallaz

Un Vaudois qui aurait avalé son boutefas de travers et s'efforcerait de le digérer dans la douleur.

Par Jean-Bernard Vuillème

Il est drôle, Christophe Gallaz. Voilà que ce champion de la chronique larmoyante qui distille semaine après semaine ses chagrins magnifiques dans la presse dominicale s'en prend soudain (*Le Matin*, 27.1.91) à l'impuissance de la littérature indigène.

Peu d'auteurs trouvent grâce à ses yeux et un seul emporte vraiment son adhésion: Charles-Ferdinand Ramuz. Gallaz reproche aux écrivains d'ici leur incapacité à établir une connivence avec leur environnement géographique, politique et temporel, autrement dit de désertier l'*ici et maintenant*, la critique de la cité, pour s'abimer de préférence en leurs intimes dévalements. Et de fournir le contre-exemple des écrivains tessinois et suisses alémaniques qui sauraient, eux, tremper leurs plumes dans la boue nourricière du politique et du social. La critique de Gallaz n'est certes pas infondée, mais je souris à l'idée que ce vaillant pourfendeur de nos insuffisances en est lui-même un pur produit. De sa prose brillante et chagrinée émanent la plupart du temps de douceâtres amertumes, les effluves d'une intime dépression plutôt que les flammes d'une sainte colère.

Un Vaudois qui aurait avalé son boutefas de travers et s'efforcerait de le digérer dans la douleur, voilà bien Christophe Gallaz. La référence à Ramuz est symptomatique de sa nostalgie saupoudrée de sel du terroir, et de son goût rentré pour le bon vieux folklore qui a fait date. Il ne semble pas que le présent soit vraiment son affaire puisqu'il transforme ses lunettes en rétroviseur quand il prétend parler d'aujourd'hui. Mais il voudrait que les écrivains intègrent à leur démarche la crise du Golfe parce qu'elle a lieu, ou encore le pouvoir télévisuel ou les villages de Suisse romande. Il voudrait que les littérateurs de Suisse romande cessent de se torcher de tout ce qui a lieu. Ce Gallaz redresseur de torts qui ne trouve du vivant que chez un mort qu'il ne court aucun risque à donner en exemple, récitant pour la énième fois le Notre Charles-Ferdinand, me rappelle un Gallaz vague-à-l'âme creusant un dimanche son sillon loin du monde, au plus profond de la littérature la plus suisse romande qui soit.

J'ai vu une fois une personne dépressive soudainement secouée de rire à la lecture d'un texte de Christophe Gallaz, et comme je m'étonnais qu'on puisse rire de choses aussi tristes, elle me fit justement remarquer qu'il y avait là tellement de désespoir qu'il devenait impossible d'en pleurer, et donc urgent d'en rire. C'était un beau texte, parfait dans son genre, et si typiquement «romand» qu'il trouvait sa force véritable dans un excès frisant la caricature.



CHRISTOPHE GALLAZ - Il ne semble pas que le présent soit vraiment son affaire. E

Maintenant, et même si je reconnais avec Christophe Gallaz les limites d'une littérature exclusivement mise en orbite autour du nombril des auteurs, je ne crois pas qu'on puisse considérer l'ancrage social et géographique d'une œuvre comme un signe évident de qualité et de présence. Ce n'est pas l'ancrage qui fait ici le plus souvent défaut, mais l'imagination. Il me semble au contraire que nos clochers n'en finissent pas de se dresser dans nos livres. En même temps qu'il vitupère cette tendance à l'autobiographie intime déguisée en roman, Gallaz confond l'espace littéraire et celui du débat temporel et politique.

Comme s'il n'avait jamais lu Kafka et pris conscience de l'étendue métaphorique de ce non-lieu. Comme s'il fallait un Vaudois vernaculaire pour ignorer que l'exploration littéraire, incertaine par nature, peut donner lieu sans prendre lieu. Comme s'il suffisait d'accrocher aux livres le drapeau de la conscience agissante pour qu'une œuvre soit.